

du soir de 1935. On a retrouvé avec la même joie des pages comme l'air d'Ariste au premier acte, les couplets de Sganarelle au second : « En deux mots je vais désarmer votre audace... » ; les airs du commissaire et du notaire, au troisième, le délicieux quatuor des clercs : « Nous nous couchons dès qu'il fait clair, et dormons quand le soleil luit. Plaignez les pauvres clercs de nuit... » Tout cela est plein de malice et de verve et conserve jusque dans la charge la plus bouffonne une distinction qui en rehausse l'éclat.

Deux noms doivent être cités tout d'abord : celui de M. Albert Wolff qui conduit l'orchestre et qui a monté l'ouvrage avec un soin merveilleux ; celui de M. Musy qui, aussi bien comme chanteur que comme comédien, dans le rôle de Sganarelle, se montre en tous points excellent. Ajoutons que c'est lui qui a mis en scène — et avec une rare intelligence — *L'École des Maris*. Mlle Lilie Grandval a repris le rôle difficile d'Isabelle qu'elle avait créé : elle y déploie, tout à son aise, de grandes qualités. Mlle Mattio, MM. Villabella, Gaudin, Vieulle, Buck et Denoyer complètent la distribution ; Mlle Byzanti a montré beaucoup de grâce dans le divertissement, fort bien réglé par M. Constantin Tcherkass.

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

CHANT DE LA FRANCE. — Racine : *Bérénice*, Acte IV, Scène V, Mme Bartet, M. Donneaud (Gramophone DB 5094) ; *ibid.* Acte II, Scène V, Mme Bartet, Mlle Sully ; *Andromaque*, Acte III, Scène VIII (d° DB 4829). — Fauré : *En sourdine* (Verlaine), *Nell* (Leconte de Lisle), Mlle Ninon Vallin (Pathé PG 162) ; *Shylock*, Nocturne N° 5, Orchestre du Conservatoire (Cor. LFX 465) ; *Sonate en la majeur*, M. Tagliafero, D. Soriano (Pathé PAT 3, 4, 5) ; *Premier Quatuor*, pour violon, alto, cello, piano, H. Merckel, Alice Merckel, G. Marchesini, E. Zurluh-Tenroc (Gramophone L. 973 à 976).

Chant de la France.

A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!

Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous, en vous-même

Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,

Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?

*Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus!*

J'écoute ce chant, je l'écoute avec je ne sais quelle émotion rajeunie, quelle joie neuve. Cette musique, cette harmonie suprême, c'est mon premier disque de guerre qui me les donne. Je n'eusse rien voulu d'autre. Il est vrai que je l'ai choisi, mais n'est-il pas bien qu'il nous ait été proposé parmi les premiers enregistrements que l'édition phonographique nous offre après un trop long silence? Trop long, pour nous. Car il est beau aussi, et courageux, d'avoir si allégrement repris le rythme du temps de paix. Puissent ces efforts être récompensés et soutenus; j'y reviendrai. J'ai hâte de retourner à Racine et d'entendre encore cette voix.

Cette voix, c'est celle du poète, et c'est celle de Mme Bartet. On ne les sépare point l'une de l'autre. Aussi bien, le mot « divin » n'a-t-il pas été prononcé pour l'une et pour l'autre? Elles composent ensemble un chant unique, je veux dire un même chant et un chant sans pareil.

On saisit à quel point un tel enregistrement peut être utile et bienfaisant, dans un moment où le théâtre est interdit au plus grand nombre. On dira qu'il y a le livre. Il est vrai, et je sais plus d'une musette, plus d'une poche, recélant un petit Racine aux pages fatiguées. Mais la lecture, ce n'est pas cette incantation. Les drames, faut-il le dire? sont faits pour être joués. C'est faire injure aux chefs-d'œuvre tragiques ou comiques que de penser qu'ils ne doivent plus venir à nous que par le livre, que le livre est leur conservatoire. Autant dire qu'il est, au bout du compte, superflu et presque inconvenant de jouer Bach et Mozart, et qu'on doit les laisser reposer dans les partitions. Etrange façon de comprendre la dignité et la noblesse des « classiques », et de les embaumer vivants.

C'est pourquoi j'aimerais qu'on enregistrât, non seulement quelques scènes, mais des œuvres entières et complètes, sans coupures. Tout ce qui vaut, tout ce qu'on a dit sur les rapports du disque et du concert, vaudrait et serait à redire ici. Bornons-nous pour l'instant à écouter cette élégie passionnée,

ce dialogue amoureux et déchiré, cette plainte et cette révolte pathétiques. Quel accents profonds d'humanité éternelle, mais aussi quelle musique ineffable! Et à travers ces autres révoltes, ces autres supplications, ces autres angoisses, dont est chargé le discours d'Andromaque, quels grondements d'orage, quels tumultes venus des profondeurs! Jamais la lecture ne nous apporte des émotions comparables, ces ébranlements et ces ravissements que, précisément, la musique produit en nous. Et s'il s'agit de Racine, ces émotions ont une force singulière, elles montent du fond de nous, elles touchent à la source de notre sensibilité et de notre conscience. Il n'en faut pas plus : le dialogue de deux êtres, un cri humain, une volonté de grandeur :

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner!

Et ce n'est plus seulement le génie d'un homme, c'est l'esprit, l'accent, la démarche de la France, et c'est son chant.



Ce chant, je l'entends aussi chez Fauré. Il semble qu'on mette encore quelque réticence à saluer le génie de Fauré. Certains même trouveront peut-être le mot « génie » excessif. Alors, quel nom donner à cette force de création, libre, naturelle, humaine encore et déjà divine? Je pense au mot, trop souvent repris, avec des variations, pour que je puisse l'attribuer exactement, mais repris le plus souvent par des étrangers, et à coup sûr, lancé par un étranger, probablement par un Allemand : la France a plus de talents suprêmes que de génies. Et comme exemples de ces talents « suprêmes », on donne Racine, Voltaire, Anatole France. Cette liste décroissante peut paraître un peu étrange, et même perfide. On répondrait facilement que le génie français a un autre courant, et il suffirait de jeter quelques noms : Rabelais, Molière, Rousseau, Balzac, Hugo, — et Pascal qui a sondé autant d'abîmes, et aussi profonds, que les esprits germaniques les plus enivrés de vertige. Une telle opinion, même à supposer qu'elle soit sans arrière-pensée, trahit surtout une vue simpliste et romantique qui ne découvre le génie que là où sont le tumulte et le désordre. Comme si

la recherche, même désespérée, du génie n'était pas un ordre. Toute création est un ordre. L'ordre souverain de Racine, l'ordre proprement céleste de Fauré.

Des pièces aussi brèves que le cinquième nocturne, aussi légères, je veux dire aériennes, que telles mélodies, sont palpitantes d'un sentiment, empreintes d'une perfection qu'on n'a guère rencontrés ailleurs que chez Mozart. Mais que cette perfection est française! Ecoutez seulement Mme Ninon Vallin chanter sur des vers de Verlaine :

*Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein...*

Il n'y a certes pas de métaphysiques là-dedans. Mais y en a-t-il dans Mozart?

Au reste, Fauré a souffert et souffre encore d'un malentendu. La séduction infinie de ces mélodies, de ces pièces brèves de piano, ces sourires et ces soupirs, lui ont fait la réputation d'un musicien exquis, d'une âme ravissante et ravie, mais dont les dons, le souffle, l'élan étaient sans doute mesurés. Or, nul peut-être n'a été aussi haut, ne s'est élevé à des régions aussi pures et sereines; mais cette ascension se faisait, il est vrai, d'un essor si naturel, qu'elle échappait presque au regard. Et puis, dans ces sourires et ces soupirs qui sont comme des repos dans la méditation ou la prière, on feint de voir des preuves de légèreté. Ce trait, si humain, du génie français, donne lieu à un reproche qu'on fait aux Français, et que les Français croient élégant de se faire à eux-mêmes. Au vrai, pour la pureté, l'élévation, la gravité du sentiment et de l'art, la méditation fauréenne est égale aux plus hautes. Aucun chant, que ce chant spirituel, n'apporte à l'âme plus de délectation, d'exaltation paisible et d'espérance.

Dans le recueillement et l'attention de la solitude, écoutez par exemple le **Premier Quatuor**. On est tout de suite transporté par la voix de l'alto; l'imagination vogue parmi les paysages aériens qu'évoque le piano, ces fonds irrisés, brumeux, translucides, lointains paradis. C'est un céleste concert que celui de ces voix qui se répondent, s'unissent, se font écho, dialoguent, puis, un instant, parlent seules. Ce

sentiment de parfaite, absolue harmonie, on l'éprouve dès les premières mesures de l'allegro moderato qui se développe avec un élan si ferme, une plénitude d'accent et de forme admirables. Et voici que l'allegro vivo jaillit et s'élançe avec une jeunesse fougueuse et pourtant rêveuse, prélude à la majesté souriante et grave, à l'ineffable méditation de l'adagio. On voit bien là ce qu'est essentiellement la musique faurénne : une ascension sereine, une aspiration heureuse. On est surpris, aux dernières mesures de l'allegro molto, de toucher à la fin de cette œuvre, pourtant de grandes dimensions, mais qui n'a paru durer que quelques instants. Telle est la musique des anges. Tel est aussi le vrai génie : dans cette ampleur naturelle, dans ce renouvellement et ce jaillissement perpétuel d'idées et de thèmes.

Il en faut dire autant de la **Sonate en la majeur** que j'ai eu le désir de réentendre, et qui demeure une des meilleures réussites de l'enregistrement (faut-il dire que les interprètes de l'une et l'autre œuvre ne méritent que des louanges). Le cœur est comblé par la beauté, la puissance, la majesté beethoveniennes de l'andante.

Voilà à coup sûr deux grands moments du génie fauréen, parmi les plus grands, avec le *Requiem* qui est, selon moi, un des sommets de la musique. Je le disais ici même naguère (ou jadis?), et peut-être a-t-on pensé que c'était dans le feu de l'enthousiasme que, cherchant pour Fauré une juste place, je le voyais assis, *in paradisum*, entre Bach et Mozart. Je n'ai point changé. Moins que jamais. Ainsi Fauré, dans le chœur céleste, représente-t-il la France vivante aux côtés de l'Allemagne défunte.

Par ces quelques gravures, Racine et Fauré viennent à nous, viennent au plus grand nombre. Je souhaiterais qu'ils pussent entrer dans tout esprit, dans chaque maison. Ces voix, je le crois, sont, au sens le plus miraculeux, une révélation. Voilà ce que nous sommes, voilà la vie que nous défendons. Quel éblouissement, quelle espérance, — et quelle certitude! — La terre qui a donné naissance à de tels chants est une terre élue.